

Pour prendre un exemple simple, considérons l'attribution d'une pièce inoccupée à Ziad pour qu'il y fasse ses études. Au fur et à mesure que je percevais l'importance de cette pièce dans le jeu social des *shebab*, Ammar me racontait comment il s'était opposé à son cousin dans cette affaire : il l'avait défié d'occuper la pièce, allant jusqu'à le menacer d'un pistolet. Finalement il s'était incliné devant la décision de sa mère, trompée par la fourberie de Ziad... Pour autant à présent que Nabil souhaite investir cette pièce, Ammar ne manifeste pas vraiment son opposition. On peut l'interpréter par le fait que Ammar, à la différence de Walid, ne s'imagine pas prendre la place de Ziad, mais ce n'est pas une explication suffisante.

Il est notable que tous ces acteurs masculins présentent une version de l'affaire qui met en scène des individus masculins s'opposant pour leurs intérêts personnels. Pourtant il est tout aussi justifié d'interpréter cette querelle comme un conflit d'intérêt entre des sœurs (voir encadré page 38). On peut raisonnablement voir, dans l'occupation de la pièce par Ziad, un signe de la faiblesse de la mère de Ammar, divorcée et isolée dans la branche issue du premier mariage avec sa sœur, elle-même mariée avec quatre enfants et trois fils dont l'aîné est lui-même marié et a trois enfants. Pourtant rien ne nous permet de savoir si cette position de faiblesse est vécue de manière conflictuelle ou si la mère d'Ammar accepte de bon gré de céder partie de son espace aux enfants de sa sœur qui en ont pour l'instant plus besoin.

Ici il est difficile de savoir si les conflits d'intérêts masculins (et qui incluent les enjeux propres à la vie sociale masculine) sont des sources de conflits ou s'ils ne sont que les *mises en scènes* masculines de conflits privés féminins.

Évoquons un autre contentieux du passé dans lequel les rapports familiaux interviennent évidemment, mais qu'on me présente en réduisant la dimension familiale à une sorte de contingence. Comme beaucoup d'autres, cette histoire de quartier trouve sa logique propre dans les enjeux de domination interne à cette petite société de jeunes chômeurs célibataires. On comprend que si le Mamlaka est un enjeu de famille, c'est que la famille constitue un terrain stratégique, où peut se jouer « en coulisses » des avantages déterminants.

Nous avons déjà vu le cas de Walid, cousin de Ziad, qui voudrait succéder à Ziad sans avoir les ressources politiques nécessaires, entre autre à cause du fait qu'il vient d'un autre quartier. Son grand frère de 22 ans, Waddah, est un jeune homme à la personnalité autrement plus fine et habile. Je le rencontre à Sanaa où il travaille comme employé de banque. Waddah a déjà quitté Ta'izz depuis un an mais il se fait un plaisir de me raconter l'épopée des luttes d'influence qui l'opposaient à son cousin, à l'époque où il n'avait pas quitté l'arène.

Comme Walid, Waddah habite à quelques centaines de mètres dans un quartier voisin. Ce quartier aussi possède ses fortes têtes, ses figures, que Waddah respecte et sur lesquels il ne tarit pas d'éloge : ceux-ci ont vraiment une bonne influence sur le quartier, ils instaurent une vraie solidarité ; grâce à eux son quartier est « comme une seule main »...

Fort de cette affiliation imposante, Waddah se permet de tenir tête à Ziad. Il traîne de plus en plus dans le quartier, en séjournant officiellement (pour ses parents) chez une

La famille de Ziad.

Ziad « est » d'Al-Shuwayfa, un village située à 25 minutes de Ta'izz sur la route d'Aden. Toute sa famille est originaire de cette région, mais la branche maternelle est en ville depuis deux générations.

Al-Rahidi, le grand-père maternel de Ziad, s'est installé à Ta'izz après s'être enrichi considérablement dans le commerce du qat à Aden. Un premier mariage avec une femme d'Al-Shuwayfa lui a donné deux filles, la mère de Ziad et celle de Ammar. Il prend une seconde épouse issue d'une grande famille turque de Sanaa, fille d'un conseiller personnel de l'imam. Walid se vante encore devant moi de ces origines turques héritées de sa grand-mère maternelle, tandis que ses amis clament leur indifférence avec dédain : la Turquie est le pays qui s'est le plus éloigné de l'Islam !

La famille Al-Rahidi est une famille relativement reconnue au Hawdh, si bien que nos jeunes sont connus sous les noms de Ziad Al-Rahidi, Ammar Al-Rahidi et Walid Al-Rahidi, bien que le Al-Rahidi en question soit dans les trois cas leur grand-père maternel. Le bas du quartier qui nous intéresse est pour bonne partie propriété Al-Rahidi : la mère de Ziad et celle de Ammar se partagent la maison où est située le Mamlaka, tandis que les enfants du second mariage ont hérité de deux autres maisons voisines.

Au sein de la première, la mère d'Ammar occupe une partie bien plus petite que celle de la mère de Ziad : seulement la moitié de l'étage supérieur, l'autre moitié étant occupée par Nabil, le frère de Ziad, et le rez-de-chaussée par les parents. Il semble qu'initialement, c'était en guise de compensation qu'une pièce avait été murée et ouverte sur la rue : elle reviendrait à la mère d'Ammar qui pourrait la louer. Il semble que Ziad – ou la mère de Ziad- lui ait forcé la main. . .

Manifestement les enfants du premier mariage ont moins hérité du capital social acquis par leur père que ceux du second mariage. Parmi les trois fils issus du second mariage, deux ont très bien réussi et travaillent dans de grandes entreprises à Sanaa (entreprise pétrolière) et au Caire. Leurs enfants étudient dans de grandes universités américaines. Du côté des filles, peut-être les premières ont-elles fait de moins bons mariages que les suivantes. Le père de Walid jouit à Ta'izz d'un poste de fonctionnaire du ministère du pétrole, auquel il est maintenu malgré le chômage technique. . . Le père de Ziad est agriculteur à Al-Shuwayfa ; celui de Ammar, un neveu d'Al-Rahidi venu du village, est au chômage depuis quelques années après avoir travaillé dans les bureaux d'une compagnie aérienne. Divorcé depuis trois ans il vit seul, dans un appartement en rez-de-chaussée qui débouche quasiment sur le rond-point (en E6 sur le plan 4). Il gagne de quoi vivre par la débrouille, par exemple en s'improvisant dénicheur d'appartement pour les nouveaux-venus, avec plus ou moins de bonne foi et d'efficacité. . .

de ses tantes qui habite une maison voisine. Ce « pied à terre » lui permet d'occuper le Mamlaka au sein duquel il a de plus en plus d'influence. Peu à peu, c'est à lui qu'on demande conseil, lui qu'on vient voir pour une médiation. Cette ascension rapide lui vaut l'animosité de Ziad qui lui interdit de venir le soir dans le Mamlaka. Mais les cousins sont pris par les « liens du sang », Ziad ne peut rien faire contre Waddah sans s'exposer aux critiques. Alors ce dernier passe outre ses interdictions : de temps en temps il se glisse nuitamment dans le Mamlaka et s'endort à ses côtés, provoquant la rage de Ziad à son réveil...

Finalement Ziad parviendra à mettre un coup d'arrêt à l'ascension de son cousin : ne pouvant l'intimider directement, il neutralisera ses bases arrières en racontant à ladite tante que Waddah ne fait rien à l'école et qu'il ne fait que traîner avec des bons à rien. Waddah, chassé, est contraint de revenir vivre dans son quartier.

Encore aujourd'hui, lorsqu'il descend à Ta'izz le temps d'un week-end, on me le présente en tant que « le deuxième Za'im ». Mais dans les faits il n'a plus depuis longtemps les moyens de maintenir son influence²⁶.

C'est entre autres ce phénomène qui rendait difficile à mener une enquête sur les stratégies matrimoniales des jeunes hommes telle que je la projetais à l'origine. Le problème se pose également lors d'une enquête au sein d'un quartier d'habitation, puisque le réseau d'interconnaissance de mes enquêtés se double d'un réseau d'interconnaissance féminin, branché « en dérivation », qui impriment dans leurs comportements des logiques auxquelles je n'ai pas accès. De tous mes enquêtés, seul Nashwan me parlera de sa mère et du monde féminin auquel il a accès (nous interprétons ce fait en 14.5). Par exemple il m'expliquera que les femmes du quartier ont leur « choucho » : lorsqu'il est malade, elles viennent toutes lui rendre visite en lui apportant des gâteaux. A l'inverse, m'assure Nashwan, les femmes du quartier n'estiment pas Ziad et elles ne feraient jamais un tel geste pour lui.

Un tel témoignage est extrêmement intéressant car il m'offre une perspective radicalement différente sur la vie du quartier. Pourtant son utilité est limitée par le fait que je ne peux pas le confronter à d'autres points de vue : seul Nashwan est assez fou pour me parler des mères des uns et des autres...

Mon enquête ne m'a pas souvent confronté directement à des interventions manifestes de la sphère féminine, ce qui ne veut pas forcément dire que ces interventions sont tout à fait négligeables. J'y verrais simplement le signe de ce que j'ai étudié des jeunes qui pensent leur vie sociale dans une rupture exacerbée d'avec la sphère familiale (et matrimoniale), en dépit d'une proximité objective.

Dans le Mamlaka, il arrive qu'à la manière des divinités antiques dans les temples égyptiens, la mère de Ziad se manifeste à travers la porte murée. Lorsque cela se produit, les jeunes présents tombent dans un mutisme gêné, attendent que le message soit passé, puis

²⁶Nous discuterons du lien entre occupation de l'espace et influence en 9.

reprennent la discussion avec soulagement.

Contentons-nous ici de suggérer que cette façon de faire abstraction de la sphère féminine, si elle obéit d'abord aux mœurs yéménites, est également renforcée par la situation particulière de ces jeunes chômeurs vis-à-vis du monde de l'enfance et du mariage (évoquée plus haut en 3). Cette ignorance volontaire participe d'une tendance générale de ce cercle d'amis de se penser comme îlot, à s'enfermer dans des logiques propres qui les détournent de la contemplation impuissante de leurs conditions objectives de dépendance et de leurs perspectives d'avenir inexistantes. Dans le même ordre d'idées, les *shebab* privilégient systématiquement les expressions *formalisées*, notamment au sein du Mamlaka.